

et l'ont toujours été. Nos grands-pères tournaient en dérision les simagrées républicaines ; ils ont exagéré les choses et faussé la tradition. Voilà ce qui explique, à mes yeux, la croyance que l'on aurait vu, dans la ville de Luxembourg, la Déesse de la Raison. »

Tout auteur qui a déjà ressenti cet étrange et captivant sentiment d'oppression devant l'ampleur de sa matière, lira avec intérêt les observations suivantes couchées par Schrobilgen sur le papier — en octobre 1872 — après la lecture du projet du « Bonnet phrygien », « que le sévère critique appelle bonnet de police ».

« Tout cela est très bien, clair, simple, rapide et bien français. J'ai marqué au crayon quelques légères rectifications.

« Seulement, je m'évertue à chercher comment tu t'y prendras pour relier tout ce hors d'œuvre d'histoire révolutionnaire, avec le sujet principal de ta dissertation.

« Je suis fâché que tu n'aies pas assez de temps devant toi pour coordonner tout cela à loisir. Il n'y a pas de raison pour mener à terme une si abondante matière et il y a vraiment de quoi brasser tout un volume.

« Tu feras plaisir à ton auditoire, j'en suis persuadé, car, malgré que (selon moi) tu n'aies pas borné, concentré la matière, le de cujus, tout ce que tu présentes est plein d'intérêt.

« Ne quid nimis, a dit un ancien, mais ton factum est une promenade dans un beau parterre et pas un sermon. »

En novembre 1873 Mullendorff se retire de la présidence de la « Gym » et trouve de nouveaux attraits à la Société des Archebusiers.

A l'instar de ce que nous avons constaté pour la « Gym », le but propre de la « Schéïss » n'était pas non plus à prendre trop à la lettre. Aussi la plaisanterie de *Schrobilgen*, qui voyait dans ces deux groupements de véritables sociétés de tempérance (!) où son neveu « jouissait de la conversation des savants et des littérateurs flausenbourgeois », n'était-elle pas tout dénuée de fondement.

Un côté assez peu connu de Mullendorff est sa collaboration à différents journaux de l'époque, notamment à « L'Union », le journal pro-gouvernemental qui parut à partir du 12. 11. 1860 à la suite de l'avènement du ministère de *Tornaco* et en vue de la réconciliation entre le *Prince Henri* et le parti libéral.

M. V. Molitor ayant fort bien résumé les tendances du journal qui voulait ménager la chèvre et le chou, nous lui cédon's la plume, pour quelques instants :

« Fidèle à sa ligne de conduite qui est de garder le juste milieu, 'L'Union' ne se mêle pas trop de la polémique insipide entre le . . . , 'Courrier' et le . . . , 'Wort'. La gazette libérale, ne croyant pas que Pierre *Heintzé* soit le rédacteur responsable de 'L'Union', prétend